

# DJAMEL TATAH

## Silence et Solitude

Catalogue exposition « Djamel Tatah », musée public d'Art moderne et contemporain (MAMA), Alger et Fondation Marguerite & Aimé, Saint-Paul, 2013-2014

**Olivier Kaepelin**

Les figures de Djamel Tatah semblent venir de nulle part. Rien ne les rattache à un temps ou un espace précis si ce ne sont quelques connotations vestimentaires qui sont celles d'une époque aux contours indécis.

Les figures de Djamel Tatah appartiennent avant tout à un univers hors-temps – sans chronologie, sans régression ou progrès – elles appartiennent à l'espace de l'art. Il se distingue immédiatement de nos espaces calculés. Il fascine par son étrange altérité.

Il s'agit bien de « nous » : moi et autrui, moi ou autrui et cependant rien ne nous permet de nous situer grâce à notre faculté commune de reconnaissance. Si nous aimons la peinture de Djamel Tatah ce n'est pas parce que nous reconnaissons ses sujets. Bien au contraire, c'est précisément parce que nous ne savons pas à qui nous avons affaire : être quotidien, personnage observé, dormeur, mort, rêveur, groupe en marche, fantômes d'une conscience individuelle ou historique, danseur, apparition, mutant... Nous ne savons pas à quoi nous avons affaire : mur, rideau, ciel, fenêtre, sol, pellicule cinématographique, écran, « éther », espace mental, espace sans attache. Autant les tableaux de Djamel Tatah sont construits avec une extrême rigueur, autant le sentiment qu'ils provoquent, grâce à de très subtils mixages et jeux de métamorphoses entre images, idées, formes, nous livre à un espace flottant. Celui d'une pensée qui, ne se satisfaisant ni du littéral ni du symbolique, oblige à une expérience très concrète : celle de devenir un « être pour le tableau », « un être pour la peinture » mobilisé par une recherche expérimentale et hybride du sens.

Ici, une description, un mot se formulent pour être dans le même temps contredits par ce qui n'est pas de l'ordre du lexique mais de la ligne, de la texture ou de la couleur. Elles ré-ouvrent le mot pour l'enrichir de nouvelles hypothèses signifiantes. *Sans titre* est l'indication du peintre pour la plupart de ses tableaux. Le champ est libre. Nous sommes au cœur d'une peinture qui nous incite à formuler des questions étrangères à la pensée argumentaire et, peut-être, permet d'atteindre d'autres états d'analyse ou de vision. Que nous offre cette œuvre ? La conscience, l'expérience de la solitude, de cette femme et de cet homme seul qui peuplent aujourd'hui, majoritairement, nos campagnes et nos villes. Cette solitude du sujet comment l'éprouvons-nous ?

Par la solitude de la figure humaine, au bord d'un vide coloré n'autorisant pas le moindre point d'appui à l'être représenté.

Par l'importance des distances entre les corps construisant les compositions d'immenses polyptyques comme par exemple dans l'un des rares tableaux de l'artiste portant, précisément, un titre, *Autoportrait à la stèle* de 1990 [Musées de Montbéliard, 90002]. Le peintre s'y représente à chaque extrémité de larges étendues rouges orangées qui encadrent une surface rectangulaire faite d'un portique bleu bordant une superficie rouge sombre, figure abstraite renforçant le hiératisme des deux figures humaines. Cette superficie est une stèle mais aussi une porte, un seuil, en tout cas une verticalité *sans attribut* si ce n'est son expression même, énigmatique, isolée et unique, présageant un passage dans l'au-delà du tableau. Le sens de ce qui advient peut s'inverser et non plus présupposer la traversée de la toile, derrière le plan, mais au contraire faire comprendre que le sujet est au bord d'un vide, cette fois devant nous, son regard fixant le plus souvent un espace latéral ou situé derrière nous, nous obligeant ainsi à nous retourner et à nous comprendre, au milieu d'espaces mobiles et vacants dont nous éprouvons la présence inhabitée. Il est aussi frappant de voir combien Djamel Tatah utilise la possibilité du hors-champ pictural par des inclinaisons de tête, des profils, des attitudes qui considèrent des univers au-delà du cadre, comme si il n'y avait plus d'interlocuteurs directs, représentables sur la toile, mais seulement l'hypothèse de leur présence, à travers peut-être les spectateurs que nous sommes.

Cette solitude peut également être celle d'une femme baissant la tête ou celle de corps allongés comme le sont ceux de « sans domicile fixe » ou de gisants que la veille ou la vie abandonne. Nombre de personnages des tableaux de Djamel Tatah chutent en eux-mêmes entraînant toute la surface peinte, faite de fonds d'une intensité extrême, de lignes frontières des vêtements, vaisseaux capillaires incandescents, vers un visage blanc qui, comme un tissu qu'on retourne, nous ouvre un espace invisible, celui de l'intérieur du corps ou celui d'une psyché, dissimulés, peut-être masqués. Comment ne pas penser pour éclairer ou complexifier notre propos à ces phrases d'Hamlet citées par Clément Rosset dans son livre *L'Invisible* ?

« *La Reine*

Pourquoi vos yeux sont-ils fixés dans le vide, et échangez-vous des paroles avec l'air impalpable ? [...] A qui dites-vous ceci ?

*Hamlet*

Ne voyez-vous rien là ?

*La Reine*

Rien du tout, et pourtant je vois tout ce qui est ici.

*Hamlet*

N'avez-vous rien entendu ?

*La Reine*

Non, rien que nos propres paroles »

Le pouvoir étonnant de l'œuvre de Djamel Tatah est de nous mettre comme chez Beckett, Giacometti ou Jim Jarmusch face à la présence obsédante du rien, de la vacuité grâce auxquels, paradoxalement, nous pouvons entendre enfin nos propres paroles.

Dans ses tableaux ou ses dessins c'est grâce à la soustraction que le monde trouve son intensité et se peuple de présences, c'est grâce à ce que nous appelons le silence ou les silences que le moindre signe,

le moindre bruit, le moindre son – les couleurs ne sonnent-elles pas ? – transforment la toile en un espace vital à la fois un et composé de multiples parts qui s'unifient devant nos yeux. Les silences façonnent les sujets de Djamel Tatah, ceux des corps allongés qui dorment renversés dans le sommeil, vecteurs vers les territoires du rêve, de l'imaginaire comme un espace dans l'espace, un tableau dans le tableau. De cela nous n'en savons rien si ce n'est que les volumes des corps que nous observons ouvrent sur des corps immatériels que nous ne voyons pas. Le silence est la caractéristique du virtuel qui est un des ressorts de l'œuvre de Djamel Tatah. Chaque corps est porteur de multitudes de corps possibles. Ils sont à la fois leur mémoire et leurs projections dans le futur. En ce sens ils ne se résument jamais en une image mais ils sont des foyers d'images qui leur donnent cette qualité de matière très particulière, matérielle et insaisissable. Fantômes ?

Ce silence, sans que rien ne permette de l'affirmer, peut devenir le silence de la mort, notamment dans ce *Sans titre* de 1992 [FRAC Île de France – Le Plateau, 92009] qui nous renvoie au *Torero mort* d'Édouard Manet. Tout pourrait être alors immobilisé mais, comme dans *L'Arrêt de mort* de Maurice Blanchot, de la dépouille renaît un autre être, *quelque chose* est en lévitation au-dessus du sol, *quelque chose* vole, *quelque chose* se métamorphose en paysage, en nature, *quelque chose* est parcouru de plis, qui font du vêtement un attribut plus vivant que le corps lui-même. Ce *quelque chose* qui bouge, ce mouvement, au fond, a un nom ; dans *L'Arrêt de mort* c'est *écriture*, ici c'est *peinture* et c'est le silence qui permet sa naissance<sup>ii</sup>.

L'œuvre de Djamel Tatah nous propose une dimension de l'altérité, un aspect de l'échange, de la communication dans notre société qui déjoue, par ses représentations, la fonction courante de la parole et de la langue. Tout se passe dans la relation intense des figures au spectateur, avant ou après le langage.

Avant, comme si rien ne peut être encore formulé car le sujet est dans un moment de suspension, de sidération, au cœur d'une d'expérience, qui n'a pas encore les mots pour la signifier. Après, comme si toutes les phrases, les grammaires, les questions ayant été épuisées par l'usage des mots, vient ce moment où le monde doit être encore inlassablement interrogé mais par d'autres moyens, par cette pensée qu'est la vue, par ce qui, donc, s'anime, s'associe, dans le silence c'est-à-dire par l'art et la peinture.

Silence et Solitude, deux armes pour traverser le temps et, je crois, deux situations essentielles pour le sujet de notre époque, non le sujet passif et perdu, mais celui qui, par sa création ou par sa vie, construit la représentation d'une personne, une personne, qui dans l'œuvre de Djamel Tatah, est une personne profondément actuelle, non par sa nature commune mais grâce à la peinture qui, de façon sourde, récurrente et têtue, fait du silence et de la solitude deux outils permettant de penser l'Aujourd'hui comme le Temps immémorial, sans bords, d'une humanité qui résiste à son arasement et à sa destruction.

Peut-être faut-il penser en regardant les œuvres de Djamel Tatah à ces phrases de Spinoza : « Tout ce que l'âme connaît comme ayant une sorte d'éternité, elle le connaît non parce qu'elle conçoit l'existence actuelle présente du corps, mais parce qu'elle conçoit l'essence du corps avec une sorte d'éternité »<sup>iii</sup>.

---

<sup>i</sup> *Hamlet*, scène XI, selon le découpage dans sa traduction par François-Victor Hugo, cité par Clément Rosset, *L'Invisible*, Paris, Éditions de Minuit, 2012, p. 63.

<sup>ii</sup> Voir Maurice Blanchot, *L'Arrêt de mort*, Paris, Gallimard, 1948.

<sup>iii</sup> Spinoza, *Éthique*, traduction Charles Appuhn, in *Œuvres III*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965 [1677].